

À l'école de Froideville dans les années cinquante ¹



Danielle et Monique Barbeaux ont été scolarisées à l'école de Froideville entre 1953 et 1962. L'entretien s'est déroulé dans le petit musée scolaire du village, qui a vu le jour grâce à la volonté



d'Alain Pernot, maire délégué du village. Elles nous racontent leur quotidien d'écolières de cette époque qui pourrait paraître lointaine, mais qui demeure proche dans leurs souvenirs. Monique Jalley-Barrier (scolarisée à la même époque dans la commune voisine de Vincent) s'est jointe à nous et est intervenue à plusieurs reprises dans la conversation.

Le quotidien

Le matin, quand on entrait dans la salle de classe, déjà, on restait debout et on disait bonjour à l'instituteur. On était plus de trente élèves, du niveau maternelle à fin d'études.

On commençait par une leçon d'instruction civique, puis c'était la dictée quotidienne sur le cahier du jour. Comme il y avait plusieurs niveaux, certains faisaient autre chose en attendant leur tour. Quand on faisait des fautes, on devait recopier les mots 'tant de fois'.

Après on avait mathématiques. D'abord c'était le calcul mental, on devait écrire le résultat sur notre ardoise avec le crayon et le montrer ². On devait connaître nos tables de multiplication par cœur. On faisait aussi des problèmes avec le livre de calcul. On utilisait notre ardoise pour faire le brouillon et on avait une petite éponge pour la nettoyer.

Sur le cahier du jour, on écrivait au porte-plume. On faisait les dictées, le calcul, l'orthographe, le vocabulaire, la grammaire ³. Il fallait aller doucement. On avait un encrier et un buvard. Parfois on faisait des taches ! Quand c'était fait, c'était fait, on ne pouvait plus les enlever !



L'après-midi, c'était histoire, géographie et sciences. En sciences, on faisait des petites expériences. La maîtresse amenait des petits animaux, des grenouilles... Nous, on apportait des fleurs, des pommes de terre... On travaillait beaucoup avec la nature, le toucher. On faisait pousser des haricots, du blé... dans des pots qu'on mettait sur les fenêtres. On n'allait pas faire d'observations dehors, parce que c'était compliqué d'emmener tous les élèves. On ne pouvait pas laisser les élèves plus petits ou plus grands sans surveillance.

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES). Texte rédigé d'après les propos de Mmes Barbeaux et retravaillé par le comité de lecture de la CCBP.

² Les élèves écrivaient sur l'ardoise avec un crayon en ardoise.

³ On peut trouver des exemples de cahier du jour sur le site <https://manuelsanciens.blogspot.fr/2016/07/cahier-du-jour-cp-n1-de-jean-pansard.html>

La récitation, c'était en fin d'après-midi. Les textes étaient écrits au tableau. On les recopiait sur notre cahier de poésie et on les illustrait. On les apprenait à la maison et on devait les réciter en classe, c'était noté. On apprenait aussi des chants. Certains étaient difficiles, comme *Le chant des partisans*. Pour Noël, on apprenait *Petit papa Noël* et *Mon beau sapin*.

Quand il y avait cours de dessin ou de peinture, on mettait une espèce de tablier. On dessinait des papillons, des fleurs... Parfois on avait des modèles qu'on reproduisait.

On avait aussi 'gym' une fois par semaine. On montait à la corde, qui était accrochée à un arbre, on lançait le poids, on courait autour du bâtiment, on faisait du saut en hauteur (c'était une corde tendue entre deux arbres).

Pendant les cours, les petits profitaient des leçons des plus grands quand ceux-ci allaient au tableau. Ils retenaient beaucoup de choses de cette manière.

Récompenses et punitions

Quand on travaillait bien, on avait des bons points qu'on gardait précieusement dans une petite boîte. Au bout de plusieurs bons points, on avait une image. Ensuite, quand on avait dix images, on pouvait les échanger contre une plus grande. Les images représentaient des fleurs, parfois des fables de La Fontaine (pour les plus grands). On était fiers, on pouvait les montrer aux parents.

On pouvait aussi avoir des punitions. En cas de chahut - quand vous avez trente élèves dans une classe, ça chahutait un peu parfois, le maître ou la maîtresse nous envoyait 'au coin' (c'est-à-dire dans un coin de la classe, la tête tournée dans l'angle), parfois à la porte. Une fois, un élève s'était fait mettre à la porte deux fois de suite. La deuxième fois, il s'est baissé, est passé sous les fenêtres et est rentré chez lui, puis tout le monde le cherchait (Rires).

Souvent, c'était des lignes à copier, si on faisait trop de fautes dans la dictée, si on ne connaissait pas nos tables : « *On avait un instituteur qui avait une pathologie, il s'endormait sur son bureau. Alors quand il s'affalait, bien évidemment les trente élèves, qu'est-ce qu'ils faisaient ? Le cirque. Sauf quelques-uns comme moi qui restaient à leur place, parce que je faisais partie des petits et que j'étais docile. Quand il se réveillait, certains étaient sur les tables, et faisaient le chahut, alors c'était : «100 lignes pour tout le monde ! » Pour tout le monde même pour les nabots qui n'avaient pas encore appris à écrire. Je me souviens avoir pris mon ardoise, ma règle, mon crayon d'ardoise et je me suis mise à tracer des lignes, je ne savais pas écrire ! Voilà j'ai fait des lignes... j'avais 6 ans et on ne nous avait pas encore appris à écrire. Je m'en souviens encore...» [anecdote racontée par Monique Jalley-Barrier].*

Le Certificat d'Études

Les épreuves se déroulaient sur une journée au chef-lieu de canton⁴. Elles étaient différentes d'un canton à l'autre. Le conseiller général remettait les diplômes aux lauréats. Ils avaient également droit à un livret de caisse d'épargne avec cinq francs : «*J'étais très fière de ça. C'était un honneur d'entrer dans la banque !*» [Monique Jalley-Barrier].

⁴ Concernant les épreuves dans les années cinquante, voir

https://fr.wikipedia.org/wiki/Certificat_d%27%C3%A9tudes_primaires

On peut trouver un exemple d'épreuves sur http://ecolepouilly.free.fr/cep_suj.htm

La tenue vestimentaire

On avait l'obligation de porter une blouse. Le maître aussi en portait une. Je ne sais pas si c'était obligatoire mais on l'a toujours vu comme ça.

L'hiver, on venait à l'école avec nos sabots et une paire de pantoufles posées à l'entrée. Les élèves d'un hameau voisin arrivaient avec les pieds trempés. On mettait du journal dans les sabots humides pour les réchauffer. Ensuite on a eu des galoches ⁵.

Les récréations

Pendant les récréations, on jouait à cache-cache derrière les arbres, un peu à la corde à sauter. On jonglait contre les portes avec des balles en mousse. On appelait ça 'paumi/pauma'. Les garçons jouaient aux billes. Comme les élèves se dispersaient partout, l'institut courait autant que nous autour de l'école ! (rires).

Une similitude de conditions de vie

En-dehors de l'école, on jouait avec les garçons. On était habitués à être ensemble. Dans les villages, les garçons, les filles, les voisins, voisines, on était tous semblables. Il n'y avait pas de différence. Les gens ici étaient tous cultivateurs. On était tous au même niveau.

A la fin de l'année scolaire, on nous donnait le droit de partir l'après-midi pour aider les parents. On allait au foin, on allait garder les vaches, quand ce n'était pas les vaches qui nous gardaient ! On avait besoin de bras à la campagne. On allait aider les parents et ça paraissait tout-à-fait logique. On alternait jeux et travaux de la ferme.

Danielle et Monique Barbeaux
(et Monique Jalley-Barrier)
Vincent/Froideville
Décembre 2016

⁵ Galoches : bottines lacées à haute tige en cuir rustique très raide et souvent ferrées au talon et à la pointe.